

Séminaire « Les abords de Lacan »

Séminaire de Marc Lévy et Amine Souirji

Le désir et son interprétation, leçon du 29 avril 1959

Claude Ottmann (Mai 2018)

« Nous avons là des indices éminemment significatifs, et qui sont trop convaincants pour que nous ne nous y arrêtions pas, afin de nous interroger (...) sur le rapport du drame du désir [Hamlet] avec ce dont il s'agit quant au deuil et à ses exigences¹. »

La présence du désir tout au long de l'œuvre, en premier celui de Gertrude, mère d'Hamlet, mais aussi ceux de Claudius le meurtrier et d'Hamlet lui-même, avait déjà été abondamment commentée par d'autres lecteurs, mais la présence simultanée du deuil (ceux du roi Hamlet, de Polonius et d'Ophélie) sous des formes tronquées, insatisfaisantes, portées par des rites abrégés voire clandestins, intrigue Lacan : si la fonction du rite de deuil est de combler le manque symbolique provoqué par la disparition d'un proche dans le réel, le rapport entre désir et deuil pourrait bien être la fonction d'objet, et d'un objet bien particulier : le phallus.

La leçon du 29 avril 1959 sera donc consacrée à l'approfondissement de la question de l'objet, en particulier l'objet auquel le sujet s'identifie dans le deuil.

---o---

Pour cela, les deux tragédies *Œdipe* et *Hamlet* sont mises « au même niveau fonctionnel dans la généalogie tragique ». Pour Freud déjà, la relation entre les deux drames était essentielle. Exposée une première fois à son ami Fliess trois ans avant la publication de la *Traumdeutung*, cette relation accompagne Freud tout au long de sa recherche. Elle apparaît discrètement dans plusieurs de ses publications, puis dans l'autobiographie :

« Fatalité et oracle n'étaient que la matérialisation de la nécessité interne ; que le héros agisse coupablement, à son insu et contre son intention, a été interprété comme l'authentique expression de la nature inconsciente de ses pulsions transgressives. De la compréhension de

1 J. Lacan, Le Séminaire, Livre VI, *Le désir et son interprétation*, Paris, Le Seuil, 2013, p.402.

cette tragédie du destin [Œdipe] il n'y avait qu'un pas pour faire la clarté sur la « tragédie du caractère » d'Hamlet, que l'on admirait depuis trois cents ans sans pouvoir en donner le sens, et sans pouvoir deviner les motifs du poète². »

Plus tard dans *l'Abrégé de psychanalyse* :

« Quand, une fois encore, un travail d'inspiration psychanalytique,... a montré que l'énigme [de Hamlet] s'expliquait si l'on se reportait au complexe d'Œdipe...l'incompréhension générale du monde littéraire montra combien la masse des hommes était disposée à se cramponner à ses refoulements infantiles³. »

Ce qui lie les deux drames, c'est le crime originel, le meurtre du père et ce que cela implique du rapport du sujet à l'Autre, le lieu où s'inscrit la loi.

Le mythe moderne inventé par Freud dans *Totem et Tabou* (le meurtre du père dans la horde primitive) indique que « nous ne pouvons concevoir l'ordre de la loi que sur la base d'une donnée primordiale, qui se présente comme un crime ». La punition reste voilée dans le meurtre primitif quand on s'en tient au niveau génétique (le père de la horde mythique, étant premier, n'a pas lui-même de père castrateur : il est celui par lequel est instaurée la loi qui s'appliquera à tous les autres). Mais en fin de compte cette punition contient son résultat, à savoir l'humanisation de la sexualité.

Donc le crime d'Œdipe, qui est aussi le nôtre, n'est plus primitif, ni fondateur, mais reproduction rituelle, inconsciente et innocente des différentes étapes de la fondation de la loi (crime, restauration de l'ordre, punition).

Le drame d'Hamlet, lui, part de la dénonciation du crime, une révélation qui surgit et s'impose dans la vie de Hamlet, alors qu'Œdipe avait cherché lui-même la vérité sur le meurtre de Laïos.

« Aussi bien cette révélation, dont nous voyons toute l'ambiguïté, et le contraste avec Œdipe, peut-elle être inscrite sous la forme où nous inscrivons le message de l'inconscient, à savoir, le signifiant de A barré, S (A)⁴ ».

La dénonciation est faite par la victime elle-même : le message du spectre, du père déjà mort, provient donc d'un Autre barré (non seulement il est « barré du monde des vivants », mais en plus, de là où il parle, il souffrira éternellement d'un manque irréparable : la dette inexpiable de ses péchés non soldés. Décision impossible pour Hamlet qui ne peut ni venger son père en payant la dette ni laisser la demande sans suite.

² S. Freud (1925), GW XIV, *Selbstdarstellung*, p.89.

³ S. Freud (1938), GW XVII, *Abriss der Psychoanalyse*, p.118.

⁴ J. Lacan, *Le désir et son interprétation*, p.406.

En fait, dans *Œdipe* on a aussi affaire au S (\mathcal{A}), mais incarné par un père réel supposé être l'auteur de la loi, donc supposé entier (mais en réalité, il est déjà châtré et subit aussi la loi). C'est ce qui permet à tous les Œdipe que nous sommes, en se soumettant à sa loi du père, de payer la dette sur sa personne, de s'en libérer.

Car depuis que Freud a résolu l'énigme d'Œdipe, énigme qui n'est pas seulement dans le souhait du fils de tuer son père pour épouser sa mère, mais réside aussi dans le fait que ces désirs et leurs conséquences subsistent dans l'inconscient, nous ne pouvons plus vivre l'œdipe de la même façon. Dans une note ajoutée aux *Trois essais sur la sexualité* en 1920 Freud écrit que « la reconnaissance du complexe d'Œdipe reste le shiboleth qui divise les partisans de la psychanalyse et ses adversaires ».

Pour lui, comme pour Lacan, l'impasse dramatique dans laquelle se trouve le sujet lorsque les objets parentaux lui sont interdits sous peine de castration marque « le joint et le tournant qui fait passer le sujet du plan de la demande à celui du désir⁵ ». À ce stade, le phallus n'est pas encore symbolisé, il relève encore davantage du réel (dans ses manifestations organiques) et de l'imaginaire (dans son appartenance à l'image du corps, donc au moi) et commence à peine sa fonction signifiante.

L'acte de renoncement aux objets parentaux décrit par Freud dans *Der Untergang des Ödipuskomplexes* (1924) marque le passage du phallus au niveau symbolique : renoncer à l'amour pour le père et la mère revient à « abandonner toute une partie de lui-même, laquelle lui sera désormais à jamais interdite ». Cette partie est ce que véhicule la chaîne signifiante ponctuée qui fait le haut de notre graphe⁶. C'est l'*Urverdrängung*, le refoulement originaire dont le langage ne pourra jamais rendre compte.

Éclairer le mécanisme du deuil du phallus conduit à préciser la place de cet objet particulier parmi les autres, donc aussi à préciser le fond sur lequel se situent tous les objets, c'est-à-dire le désir. Or le deuil de la relation d'amour avec les parents auquel le sujet est « normalement » contraint par la force narcissique, pour le maintien de l'intégrité physique, pour conserver le phallus-pénis imaginaire, ne peut être appréhendé à ce stade « qu'avec sa texture imaginaire » comme dans les mécanismes psychotiques. C'est pourquoi, c'est le phallus-pénis imaginaire qui va représenter pour le sujet le manque comme tel, autrement dit, il va devenir signifiant, φ .

Lacan nous rappelle que dans cette transition vers le symbolique, c'est la mère qui donne « le départ génétique de la dialectique ». Sa présence (imaginaire) conditionne la présence du sein réel, qui seul satisfait réellement le besoin vital. L'alternance présence-

⁵ p.408.
⁶ p.410.

absence de la mère intéresse donc le nourrisson au plus haut point et le conduit aux portes du monde symbolique, avec le premier outil dialectique et symbolique que Freud a nommé le fort-da. C'est pour cette raison que Lacan inscrit la mère en tant qu'agent symbolique de la frustration dans le tableau du manque d'objet :

Agent		Objet	
Père réel	Castration (dette symbolique)	Phallus imaginaire	Sujet parlant Syncope du signifiant
Mère symbolique	Frustration (dam imaginaire)	Sein réel	Sujet en tant que soumis à la loi de l'Autre, la loi de tous
Père imaginaire	Privation (trou réel)	Phallus symbolique	Sujet en tant qu'ayant à se situer dans le désir

Pour le sujet en devenir, la symbolisation de la chose que la mère va chercher auprès du père, le manque, manque qu'il connaît aussi par les séparations déjà vécues et par le renoncement forcé aux objets parentaux, c'est l'instauration du grand Autre, ce lieu ouvert par la mère symbolisée, le lieu où s'articule la demande.

In fine, au niveau de la castration, nous avons « le sujet en tant que réel, [qui] a la propriété d'être dans un rapport particulier avec la parole, et (...) ce rapport conditionne chez lui cette éclipse, ce manque fondamental qui le structure au niveau symbolique dans le rapport à la castration⁷ ». Il a donc été castré en tant que sujet parlant, dans le plan symbolique, mais « non point au niveau de son être ».

Le grand Autre étant lui-même barré, incapable de rendre compte de la totalité de l'être, « l'être en question a à faire le deuil de quelque chose qu'il doit offrir en sacrifice, en holocauste, pour le porter à sa fonction de signifiant manquant ». Ce quelque chose sacrifié (- φ) est donc manquant sur les deux autres plans :

- l'imaginaire où, bien qu'identique aux images biologiques des autres qui le guident, le sujet est aliéné dans son comportement imaginaire (serait-ce déjà l'absence de rapport sexuel que Lacan évoque ici ?) ;
- le réel où ce manque n'est pas repérable car, par définition, le réel est un espace irréductible, plein, où rien ne peut manquer à rien : « Indiquer que quelque chose n'est pas là, c'est supposer sa présence possible, c.-à-d.

⁷ p.412.

introduire dans le réel, pour le recouvrir et le creuser, le simple ordre symbolique⁸ ».

En effet, l'impossibilité de saisir le manque dans le réel amène le sujet à devoir se situer non plus dans une demande mais dans ce qui sera le désir.

« L'objet a [du désir] est cet objet qui soutient le rapport du sujet à ce qu'il n'est pas⁹. »

Or « le quelque chose de pourri que le pauvre Hamlet a à remettre sur pieds a le rapport le plus étroit avec sa position de sujet vis-à-vis du phallus¹⁰ ». La position d'Hamlet (celle de ne plus vouloir être le phallus) se sent quand il s'approche du phallus, par exemple dans les antiphrases utilisées à propos de son père mort (*a man* : un homme banal, un homme comme un autre) ou dans le mépris forcé qui « a toutes les apparences de la dénégation » lorsqu'il s'exprime à propos de Claudius (*a king of shreds and patches*).

Car à travers Claudius, c'est le phallus imaginaire qui habite tous les souhaits de sa mère, que Hamlet rencontre sans pouvoir le frapper, arrêté en cela par son autre dimension symbolique, car « Hamlet sait que ce qu'il a à frapper, c'est autre chose que ce qui est là¹¹ ». C'est l'attachement narcissique au phallus pour lequel le sujet a déjà fait le sacrifice d'une partie de son être, qui l'empêche de frapper jusqu'au moment où il se sait mortellement blessé.

Lacan revient sur les menues plaisanteries d'Hamlet faisant le fou, plaisanteries toujours si dérangeantes pour ses adversaires, comme s'ils lui déniaient sa raison pour ne pas avoir à admettre qu'il les a démasqués. Ainsi l'énigme « *the body is with the king, but the king is not with the body* », après remplacement du mot « *king* » par le mot « phallus », peut signifier que le corps a besoin du phallus mais que le phallus ne peut être atteint à travers le corps. De même, dans « *The king [Claudius] is a thing of nothing* », c'est le « *thing* » que Lacan propose de lire comme désignant le phallus, comme Shakespeare lui-même avait déjà fait dans un de ses sonnets.

Il faudra poursuivre dans cette voie (prochaine leçon) pour préciser la dialectique du sujet avec l'objet de son désir, en particulier pour voir comment la disparition de l'objet (par exemple dans un deuil) peut faire apparaître fugacement la vraie nature de ce qui lui correspond dans le sujet, le phallus.

⁸ p.218.

⁹ p.413.

¹⁰ p.415.

¹¹ p.417.